

ΠΡΑΚΤΙΚΑ ΤΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ ΑΘΗΝΩΝ

ΕΚΤΑΚΤΟΣ ΣΥΝΕΔΡΙΑ ΤΗΣ 28ΗΣ ΜΑΡΤΙΟΥ 1989

ΠΡΟΕΔΡΙΑ ΣΟΛΩΝΟΣ ΚΥΔΩΝΙΑΤΟΥ

JEAN BAELEN (1899 - 1989) AMBASSADEUR ÉCRIVAIN ARTISTE ET AMI DE LA GRÈCE

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ ΑΝΤΕΠΙΣΤΕΛΛΟΝΤΟΣ ΜΕΛΟΥΣ ΤΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ κ. ROGER MILLIEX

Madame¹ ou plutôt: Chère Amie

Monsieur le Chargé d'Affaires

Monsieur le Consul Général

Messieurs les Académiciens

Mesdames et Messieurs

D'entrée de jeu, je voudrais remonter aux toutes premières rencontres que nous fîmes à Athènes de l'homme dont nous honorons ce soir la mémoire, grâce à l'accueil si promptement généreux réservé à notre proposition par l'Académie d'Athènes.

Cela a dû se passer au cours de la seconde quinzaine d'octobre 1944 — cela fera 45 ans à l'automne prochain — les troupes britanniques étant entrées le 15 octobre dans Athènes libérée trois jours plus tôt, son ciel enfin lavé de l'hideuse croix gammée qui, 3 ans, 5 mois et 15 jours durant, avait souillé le Rocher Sacré et qui accueillait trois jours après le Président Georges Papandréou et un échelon du Gouvernement d'Union Nationale. Je dis «cela a dû se passer», car notre futur ami, dans un récit qu'il a publié ces dernières années, n'a pas noté la date exacte de son arri-

1. Madame Eliane Baelen, veuve Jean Baelen

vée au Pirée, en provenance de Tarente, et en compagnie d'autres ministres grecs. Il indique simplement que sa première dépêche à Georges Bidault, tout neuf Ministre des Affaires Etrangères du Comité Français de Libération Nationale, est datée du 30 octobre 1944.

Dans la petite maison qui faisait alors le coin entre la rue Sina et la rue Arachovis, aujourd' hui rue Octave Merlier, et qu'en l'absence forcée du «Patron» de l'Institut français, nous occupions depuis le mois de mai 1942, le téléphone sonne: «Ici Légation de France, Jean Baelen. Mes respects, Monsieur le Directeur». Le simple remplaçant à la direction des études du Directeur retenu en France depuis 1941 par Vichy et qui n'a pas encore dépassé de beaucoup la trentaine demeure quelque peu abasourdi devant cette appellation officielle à laquelle il n'est pas habitué et à laquelle du reste il n'a droit qu'à moitié, puisque le Directeur intérimaire de l'Institut pour les années d'occupation, a été feu Robert Demangel, de chère et noble mémoire, directeur de l'Ecole française d'Archéologie.

Nous avons hâte d'apprendre qui est le premier représentant à Athènes de notre pays, à l'aube de la libération des deux patries séparées, quatre années durant, par la commune épreuve historique.

Il s'agit naturellement d'un Français Libre qui, via Tarente, nous arrive du Caire où, depuis huit mois, il est le délégué du Comité Français de Libération Nationale auprès des gouvernements grec et yougoslave établis dans la capitale égyptienne. Nous apprendrons plus tard que le diplomate de carrière qui avait déjà servi pendant une vingtaine d'années le Quai d'Orsay, tant à l'administration centrale que dans six postes successifs à l'étranger, dont une première fois à Athènes en 1930, s'était engagé dans les Forces Françaises Libres en 1941, pour diriger ensuite à Beyrouth le bureau du Général Catroux, Délégué de la France Libre au Levant. Donc pour nos compatriotes du Comité des Français Libres de Grèce qui avait milité modestement, à Athènes, pour la cause gaulliste, de l'été 40 à l'invasion hitlérienne, en avril 1941, comme pour les patriotes de la Résistance Nationale hellénique — et j'entends par là, sans discrimination, les quelque 15 organisations grecques de Résistance de toutes obédiences idéologiques, aujourd'hui fraternellement regroupées dans l'Association de la Résistance Unie (Ἡ Ἐνωμένη Ἀντίσταση) - c'était un compagnon de lutte qui nous arrivait du Proche-Orient, un «syn-agoniste», pour franciser ce si beau terme grec que notre langue ne possède pas et qu'elle devrait bien annexer.

Le Ministre de France Jean BAELEN avait alors 45 ans, donc en pleine «ἀκμή», mais il gardait une apparence juvénile, et sa taille élancée, sa prestance, son

visage respirant l'intelligence et l'esprit, dans tous les sens du mot, conféraient à toute sa personne une irrésistible séduction. Il cultivait l'humour et le rire, aimait à raconter de bonnes histoires soupoudrées parfois de sel gaulois. Bref notre représentant était un charmeur au sens fort classique du mot. Oui, avec le recul du temps, on peut le dire, en reprenant le fameux vers de Racine :

Jeune, charmant, traînant tous les coeurs après soi.

Mais, sous ce charme, on était aussi très vite conquis par une intégrité morale et civique absolue et par une totale générosité du coeur comme de la bourse. Bref, dirons nous familièrement, il avait tout pour lui, mais ce tout était à la disposition de tous.

Son collaborateur François Puaux, neveu du grand philhellène René Puaux, lui n'avait que 28 ans. A eux deux, ils nous apportaient l'image exaltante d'une France nouvelle, biologiquement et politiquement rajeunie. Quel bain de jouvence, au sortir d'une certaine sénilité criminelle vichyssoise, alors honteusement recluse dans le refuge nazi de Sigmaringen!

Nous nous apercevons très vite par ailleurs que notre chef diplomatique est, comme on dit, un fin lettré, passionné de littérature et d'histoire, comme aussi d'arts plastiques, bref un humaniste accompli et dans toute l'acception du terme, son humanisme philosophique s'appuyant, de façon plus ou moins explicite, sur les valeurs chrétiennes, notamment de la transcendance, mot que j'ai plus d'une fois entendu dans la bouche de Jean Baelen.

Ayant été pendant deux années attaché d'ambassade à Tokyo et, en un temps record, ayant accumulé observations et connaissances sur le pays d'accueil, il avait publié sept courtes études sur le Japon à travers les siècles jusqu'aux événements contemporains et les avait rééditées en un petit volume, en pleine guerre, à Beyrouth. Sans occulter le grave danger que constituait le militarisme xénophobe de l'ennemi d'alors, il n'en faisait pas moins dialoguer Pascal et La Bruyère avec Kamo Tcho-meï, Tchoang Tseu ou tel bonze du 13^e siècle et esquissait un judicieux parallèle entre le théâtre de Nô et la tragédie grecque.

La Grèce... Il l'avait déjà connue sur place, jeune secrétaire à la Légation, dans les années 30, ayant, dira-t-il plus tard, «le loisir de monter tous les jours sur le Rocher Sacré». Depuis le lycée, à travers les manuels scolaires, il avait appris à ne pas séparer la Grèce héroïque de l'Antiquité de la non moins héroïque Grèce de la Guerre d'Indépendance. Puis vint l'illumination décisive de la résistance victorieuse à l'Axe de la nation grecque, tout l'hiver 1940-1941, sur le front d'Albanie.

Lorsque, plus tard, je demandai à Jean Baelen son témoignage personnel pour

le faire figurer dans un Livre d'Or d'hommage collectif de la meilleure France à la Grèce exemplaire des années 1940-1944, il m'autorisa à reproduire un texte rédigé par lui à chaud, au Caire, le 27 août 1944, dans l'enthousiasme de la libération de Paris et qui constituait un message diachronique d'attachement à la Grèce éternelle.

Je voudrais relire devant vous, comme témoignage des sentiments qui animaient le représentant de la France Libre, à l'aube de sa première grande mission dans ce pays, cette vibrante déclaration d'amour familial franco-hellénique. Le texte¹ avait servi d'introduction à un recueil d'hommages de Français Libres d'Égypte rassemblés par le regretté A. Tufferi, président en 1940-1941 du Comité National Français d'Athènes.

1. Si j'ai bien compris le sens du recueil que voici, il s'agit d'un hommage, d'un «compliment», comme on s'en faisait autrefois en famille dans les grandes circonstances. Et quelle circonstance plus grande pour la Grèce et la France, quelle occasion plus opportune de se féliciter, que l'aurore de la Victoire, le retour de la Liberté?

Oui, c'est bien un «compliment» de famille et rien sans doute ne peut mieux faire sentir à un Français l'intimité de la Grèce et de la France que l'espèce d'hésitation qu'il éprouve à toucher des sentiments si anciens, si profonds, et comme une pudeur à parler d'une chose aussi proche de lui que sa propre histoire, à parler de son pays, des siens. Ce lien là, s'il n'est unique, est bien rare, du moins.

De mon temps, comme on dit, les premières leçons même de latin commençaient par l'Histoire de l'Hellade: *Epitome Historiae Graecae*. J'ai encore dans l'oreille la voix rude du professeur timbrant juste l'exigence insolente de Xerxès: *Redde tua arma!* Puis la réponse immortelle de Léonidas, dont l'écho enthousiaste pouvait s'entendre toute la récréation suivante.

C'est ainsi que les jeunes cœurs français font de bonne heure connaissance avec la Grèce héroïque.

Plus tard, l'«Histoire moderne» nous montre la Grèce combattant à la tête de ces peuples, de ces nationalités dont la Révolution française a renouvelé le titre: nouveaux exploits, aliment nouveau et surabondant pour l'inspiration de nos poètes.

Et maintenant, devant nos yeux, pour l'Histoire de demain, le journal a consigné que le soldat grec a mis en échec, le premier, une des hordes de l'Axe, a porté le premier coup à l'orgueil de la Bête, nous donnant peut-être notre première joie dans cette affreuse nuit.

Et aujourd'hui, en écrivant ces lignes, je sais qu'une joie nouvelle emplit l'âme de nos amis grecs parce que le visage de Paris, en ce moment même, se recompose dans sa gloire par cette alchimie terrible du feu, du sang et des larmes. Et notre joie, à nous autres Français, n'est pleine que parce que nous savons aussi que nous reverrons bientôt revivre Athènes, notre mère,

Et le rire fier de sa race.

Bien des peines, vous et nous, nous attendent. Et mille travaux à affronter. Aidons-nous à les surmonter. Par l'esprit d'abord, car c'est la pensée qui y présidera et Elle n'a pas besoin

Le diplomate humaniste qui mettait ainsi l'accent sur la consanguinité spirituelle de nos deux pays et qui était par ailleurs un fervent admirateur de l'oeuvre de Paul Claudel, le poète-ambassadeur sous lequel il avait servi à Tokyo, inaugura la reprise des échanges artistiques entre la Grèce et la France, en assistant à la première de «La Jeune Fille Violaine» donnée au Théâtre Panthéon, le 7 novembre 1944, par la troupe Manolidou-Aroni-Horn, dans la mise en scène de l'inoubliable Jean Saran (Yannis Sarantidis) et d'abord à la conférence que nous avons faite nous-même l'avant-veille, sur l'oeuvre claudélienne, en préface au spectacle.

Spectacle hélas! interrompu par les tragiques événements de décembre 44. Ces événements le Ministre Jean Baelen les vit de près, aux premières loges parfois, comme le jour de la manifestation sanglante du «sombre dimanche», comme il dit, du 3 décembre, dans un double esprit d'impartialité objective et de souci des personnes engagées dans le drame. Ces personnes sont d'une part nos compatriotes qui sont parfois dans l'insécurité, manquent souvent de ravitaillement, d'autre part les victimes grecques de la situation. Aux uns et aux autres, le représentant de la France s'efforce d'apporter assistance. C'est ainsi par exemple que le poète national Anghélos Sikelianos, isolé et démuné de tout, put profiter, au même titre que les Français, d'une distribution de vivres, grâce au stock de 40 tonnes de denrées que, sur l'intervention du représentant de la France, un croiseur français avait amenées au Pirée pour aider à la subsistance de notre colonie.

Sur la demande du Ministre, j'accompagnai son adjoint François Puaux dans deux expéditions hors du centre de la capitale auquel se réduisait la zone gouvernementale, l'une jusqu' au faubourg de Callithéa, pour y visiter des familles françaises bloquées par les opérations militaires, la seconde, plus délicate et hélas! infructueuse, au Quartier général de l'ELAS, à Kypseli, en vue de demander aux chefs de l'«insurrec-

d'autres leçons que celles que la Grèce a données, avec l'exégèse que nous en avons faite, au cours des siècles.

Grecs! Français! Conservons nos antiques vertus et nos défauts de famille, ceux mêmes dont rient les autres, car ces défauts ne sont pas la rançon, ils sont l'aspect même de notre Liberté.

D'après Plutarque, Mélanthios disait qu' «Athènes devait son salut aux divisions de ses orateurs».

Ce Mélanthios, qui ne m'est d'ailleurs pas autrement connu, avait bien raison.

*Jean BAELEN
Ministre de France.*

Le Caire, 27 août 1944.

tion» la libération du vieil amiral Kriézis enlevé comme otage, intervention malheureusement trop tardive pour obtenir son salut... Criminelle imbécillité que cette prise d'otages, condamnée sévèrement à juste titre par le chroniqueur du «Drame Grec de 1944» et qui fit du reste par la suite l'objet d'une autocritique de la part des responsables. Je n'oublie pas non plus le repas de ce sinistre Jour de l'An 45 qu'il offrit à sa table, à la Légation alors pleine de réfugiés français, à tous ses collaborateurs, même les plus modestes. afin de leur apporter un peu de détente au milieu du drame et de les déridier à coup de plaisantes anecdotes.

La tragique parenthèse de décembre 44 une fois refermée et l'accalmie revenue — mais elle ne fut hélas! que de courte durée—, on se remit aux projets de reprise des échanges culturels franco-helléniques

Soucieux d'assurer une présence linguistique française sur les ondes grecques, Jean Baelen demanda et obtint la création d'une émission quotidienne de 15 minutes en français devant le micro de Radio-Athènes, nous priant, malgré notre totale incompétence, de l'assurer pendant quelques mois en 1945, au petit studio champêtre du Zappion.

Au printemps, il confia à son collaborateur la mission de préparer avec nous-même une première liste de jeunes Grecs, écrivains, artistes, chercheurs dans tous les domaines, à proposer à Paris pour une bourse ou un stage en France et sur cette passerelle provisoire qu'Octave Merlier devait, après son retour à Athènes, à l'automne 45, très sensiblement élargir, il y avait déjà les noms devenus prestigieux par la suite de l'architecte Georges Candylis, du philosophe Costas Axelos, de l'historien Nicos Svoronos, récemment disparu, du sculpteur Mémos Macris, du metteur en scène Georges Sévasticoglou, pour ne citer que les coryphées de cinq disciplines.

Le ministre Jean Baelen ne s'enfermait pas toutefois dans une vision élitiste des Amitiés françaises en Grèce, sachant fort bien que les sympathies francophiles dans ce pays débordaient largement et les milieux cultivés et Colonaki. Aussi décida-t-il que, pour le 14 juillet 1945, il ne lancerait pas d'invitations individuelles à la réception traditionnelle et que, sans distinction, tous les amis de la France y étaient conviés. Inoubliable est demeuré dans notre mémoire l'envahissement de la résidence de l'Avenue Vassilissis Sophias par plusieurs milliers de ces amis dont le fourmillement spontané scellait ainsi leurs joyeuses retrouvailles avec la France ressuscitée. Pour les contenir tous, il eût fallu du reste élargir les murs de la Légation aux dimensions du Parc du Champ de Mars où, le lendemain, une foule innombrable de patriotes grecs, convoqués par le Front National de Libération Hellénique (EAM), célébrait avec enthousiasme la Fête Nationale française, notamment par

la voix inspirée de son chef de chœur : le grand poète Yannis Ritsos, déclamant devant eux sa célèbre « Lettre à la France » composée pour l'occasion.

Dans l'intervalle était parvenue jusqu'à nos oreilles la rumeur d'une nouvelle affectation du Ministre de France, avec donc la menace de son départ prochain de Grèce. Alarmés, un groupe nombreux d'écrivains et d'artistes — ces derniers avaient appris que le représentant de la France maniait aussi les pinceaux — avaient alors rédigé une supplique à l'adresse du Général de Gaulle, Président du Gouvernement Provisoire, pour lui demander avec insistance le maintien à Athènes de son brillant représentant. Nous lui apportâmes, ma compagne et moi-même, ce texte collectif et je revois encore son geste : il lut la supplique, visiblement ému, puis la mit dans sa poche et nous déclara : « Je l'emporte avec moi comme un des meilleurs souvenirs de ma mission en Grèce, mais je ne la montrerai pas au Général de Gaulle qui m'enverra là où il aura décidé de m'envoyer ». Et c'est ainsi qu'après huit mois seulement de mission parfaitement réussie auprès de nous, il fut envoyé à Stockholm.

Jean Baelen devait nous revenir et pour quatre ans à Athènes, après une désastreuse expérience à Varsovie où il dut endosser la responsabilité des intempérantes ingérences d'un de ses collaborateurs, avec pour sanction une année de mise en disponibilité à Paris. Année qui ne fut pas perdue pour l'amateur passionné d'histoire qu'il était. « Pendant une année, devait-il me confier, je me suis rendu tous les jours à la Bibliothèque Nationale et j'y ai lu un livre par jour sur la Révolution française ». Et voici qu'il vient de nous quitter tout au début de la célébration du Bicentenaire de 1789 auquel je suppose qu'il eût aimé apporter une nouvelle collaboration écrite, ayant naguère évoqué « Le 13 Juillet 1789 ou le Comte de Mirabeau », dans une des pièces qu'il avait composées et même jouées à la Radiodiffusion française.

L'épreuve polonaise, mais surtout, à cette occasion, la prise de conscience qu'il avait eue de la toute puissance de la police, dans un régime totalitaire, avait profondément affecté la sensibilité de notre humaniste. Et cela, semble-t-il, jusqu'au bord de la dépression. Visiblement son enthousiasme de 1944-1945 s'était émoussé, ce qui ne l'empêchait pas certes, avec le concours du si attachant et toujours regretté François de Liencourt, de remplir sa mission avec une parfaite conscience et toujours avec humour. Je me rappelle cette fois où rentrant d'une cérémonie officielle en ville à laquelle il avait dû assister en grande tenue d'ambassadeur — bicorne en tête, habit chamarré, épée au côté — et n'ayant pas eu le temps de se changer avant d'assister à une réunion à l'Ambassade, de nous murmurer : « Voilà que je dois vous recevoir en guignol ».

Heureusement, en dehors de sa mission — dans une Grèce encore meurtrie par

les séquelles de la fratricide guerre civile — lui demeuraient les dérivatifs de la lecture, de l'écriture, de la peinture.

L'écriture... En effet ses publications iront se multipliant pendant plus de 15 ans, après le départ de Grèce et après le départ de la Carrière, arrêtée volontairement et sagement à l'âge de 57 ans, pour une nouvelle carrière consacrée aux travaux de l'esprit et de l'art. Mais les cinq premières de ces publications, de 1956 à 1964, vont constituer non pas un adieu à la Grèce, mais tout au contraire un prolongement historique et littéraire, au-delà de ses trois séjours officiels, de son attachement privilégié à ce pays, «son pays de coeur», comme me l'écrit sa compagne, illustré par lui tant dans sa vivante modernité que dans son illustre passé.

C'est d'abord «La Chronique du Parthénon», évocation passionnante à lire, comme un roman, des péripéties du Rocher Sacré, et plus largement de l'Asty, au cours des siècles, d'Erechthée et de Cécrops aux archéologues contemporains, en passant par les combattants du siège de l'Acropole en 1825-1827, non sans rendre dans l'entre-deux un hommage de reconnaissance à Byzance enfin réhabilitée, bref c'est toute la permanence diachronique de l'hellénisme qui est affirmée dans cette première contribution au sous-titre modeste : «guide historique de l'Acropole».

Trois ans plus tard, Jean Baelen plongeait en pleine Πομοσόνη, en pleine néo-grécité militante et souffrante, avec son beau livre «Psara» où il enrichissait de documents, nouveaux découverts par lui dans les archives diplomatiques et maritimes françaises, les deux rapports du Consul David déjà «exhumés», comme il dit, par Nicos Svoronos, sur ce que le nouveau chercheur nommait «le glorieux désastre» de Psara de juin 1824. Ce fut l'occasion d'une précieuse collaboration avec notre Institut que la parution de ce volume, magnifiquement illustré et qui, selon l'expression récente du maître-imprimeur Néoclis Coutouzis, constitue «le joyau» de la Collection de l'Institut Français d'Athènes. J'imagine que plus d'un Athénien possède cette merveille dans sa bibliothèque et il faut du reste le supposer, vu le faible nombre de lecteurs qui l'empruntent à la Bibliothèque de l'Institut : deux seulement pour les années 1987-1988... Je suppose également que le possèdent encore les quelque 150 descendants français de Canaris qui, comme on le sait, ont adopté la petite île de Psara, «le dur berceau», l'expression est de Jean Baelen, de l'intrépide et illustre μπονοζολιένης (le «boute-brûlot») célébré tant de fois par Victor Hugo.

Dans la préface du volume qui est une lettre adressée à Octave Merlier en février 1958, à propos de son exposition véritablement historique consacrée à Solomos, l'auteur note : «je viens de passer quelque temps dans la société des héros de Psara». Et cela me rappelle une conversation que j'eus, beaucoup plus tard avec lui, à Cannes

où il s'était retiré et où, de Gênes, en voisin, en quelque sorte, à plusieurs reprises, je lui rendis visite, jouissant de la chaude hospitalité de l'exemplaire ménage Eliane et Jean Baelen. Cette «société» il l'avait dans l'intervalle étendue à tous les grands héros de 1821, parlant avec familiarité, comme d'amis, de chacun des protagonistes du combat hellénique de libération nationale. Je regrette vivement aujourd'hui de n'avoir pas noté alors le détail de ses propos, car ma mémoire hésite désormais sur les noms de ceux de ces héros auxquels allait sa préférence. Mais voilà : nous croyons immortels les êtres que nous aimons et nous comptons toujours avoir l'occasion de reprendre le dialogue momentanément interrompu et puis, un jour, nous apprenons avec douleur qu'est intervenu le décès de l'un d'entre eux, au sens étymologique, son «départ» définitif et que la bouche chère s'est fermée à tout jamais...

Mais retournons au chroniqueur de la Grèce éternelle. C'est à une autre île, célèbre celle-là, depuis près de 2500 ans, dans le monde entier, que va se tourner l'admirateur de l'esprit grec de liberté, vocation permanente de ce pays. Dans les quelque 200 pages de son livre «L' an 480, Salamine» où, en érudit qui possède sur le bout du doigt son Eschyle, son Thucydide, son Plutarque, qu'il relit du reste dans un esprit critique, mais en «honnête homme», comme on disait au XVIIe siècle, qui écrit pour des honnêtes gens et qui répugne à tout pédantisme, en moraliste aussi curieux de psychologie individuelle et sociale, il retrace avec vivacité et dans un style direct, alerte et dramatique, teinté plus d'une fois d'humour, la préhistoire, le déroulement et l'épilogue de cette fameuse année 480, année décisive, je le cite, «de la lutte entre la liberté civique et l'arbitraire monarchique». Et de décrire avec une précision passionnée, tout au long de presque 20 pages, la trière grecque de combat, ce modèle de vaisseau long qui, fait-il observer, s'est conservé pendant des millénaires en Méditerranée, jusqu'aux bricks et goélettes ipsariotes reproduits dans le livre précédent.

La même année 1961, sans quitter les eaux méditerranéennes, notre écrivain passe de l'évocation historique à l'expression littéraire personnelle, sous la forme de l'affabulation théâtrale, et de deux courtes pièces, :l'une en un acte intitulée «Calypso» inspirée de l'Odyssée, l'autre un «divertissement mythologique»: «Le Mariage de Thétis». J'ai soumis ces deux textes au jugement critique d'une chère amie athénienne, auteur et critique dramatique, qui, un peu plus réservée sur le second, a en revanche fortement apprécié le premier qui lui paraît parfaitement jouable, à titre de lever de rideau et qui pourrait peut-être constituer sur la scène de l'Institut français un hommage concret à la mémoire de Jean Baelen. Comme dans ses autres oeuvres, ici à travers la fiction, se retrouvent le moraliste et l'humoriste

que nous connaissons déjà. Je pense par exemple à tel fragment de dialogue entre Calypso et Hermès sur les difficiles rapports entre le Pouvoir et l'Amour, qui ne manque ni de piquant ni, dans le contexte que nous connaissons, d'actualité... Mais passons !

Enfin le cycle grec s'achève en 1964 sur une autre île moins fabuleuse et d'identification moins contestée par les philologues-géographes que la lointaine et occidentale Ogygia (Ὠγγυία) de Calypso. C'est «Mykonos-chronique d'une île de l'Égée», chronique attentive de ce microcosme insulaire retracée à travers de rares textes anciens et surtout d'observations de voyageurs et diplomates, de la sépulture des Géants et d'Ajax à la sépulture en 1840 de l'héroïne mykoniate Mando Mavroyénous. A propos de cette dernière et de sa maladie finale, pour nous détendre un instant, voici une silhouette pittoresque : «Un étrange docteur lui prodigua ses soins : un ancien garçon pharmacien de Venise dont la longue redingote et le chapeau haut-de-forme attestaient seuls le savoir». Et sur le mode encore plus directement plaisant, le chroniqueur évoque cet agent consulaire local qui, à lui tout seul, représentait dans les Cyclades les intérêts d'une douzaine de puissances chrétiennes — de puissances, en italien potentze—et qui, dans son sabir franco-italien, se présentait lui-même dans les termes inattendus que voici : «Je suis le consul de toutes les potences».

Tout au long de cet itinéraire historique, deux ou trois notations contemporaines sur la propreté méticuleuse traditionnelle des Mykoniates, «tant en ce qui concerne leurs personnes que pour l'entretien des rues» ou sur le fromage κοπανιστή «au goût piquant» et d'abord, d'entrée de jeu, un portrait très positif des qualités humaines propres à l'homme de ces îles, suggèrent invinciblement une familiarité poussée et chaleureuse de l'écrivain avec la réalité quotidienne insulaire d'aujourd'hui. Effectivement l'ex-diplomate se rendait régulièrement l'été dans l'île où il possédait un toit et où, avec sa compagne et ses deux garçons, il se livrait aux délices de la baignade. Ne nous parle-t-il pas dans son petit livre «de la plage d'Ormos où l'on va se baigner quand le meltem souffle trop fort» ?

Avant d'embarquer pour les Cyclades, le Mykoniate d'adoption rendait régulièrement visite à ses amis athéniens, notamment à l'Institut français, au «Patron» Octave Merlier et à son collaborateur bibliographique, artistique et typographique déjà cité Néoclis Coutouzis. Et, puisque j'ai prononcé ces deux noms, qu'il me soit permis, en cette année du Cinquantenaire de notre maison de la Rue Sina, de déclarer qu'une de mes plus vives fiertés est d'avoir en 1945-1946 mis en contact, un contact qui devait être d'une immense fécondité, ces deux hommes, ces deux créateurs, le patriote français rentrant alors d'exil (dans sa propre patrie) et le patriote grec,

Français d'adoption, notre compagnon de lutte découvert sous l'occupation.

Pour en revenir à notre ami, je pense toujours à l'aphorisme du philosophe Emmanuel Mounier, théoricien du personnalisme, qui fut le maître spirituel de nos 20 ans et d'après: «La fidélité est une des dimensions de la personne». Jean Baelen possédait au plus haut degré cette dimension là. En janvier encore de cette année, alors que nous étions dans la 45ème année de notre amitié, privé de nouvelles de notre part, m'écrivit sa compagne, il s'inquiétait de nos santés...

Mais reprenons son itinéraire d'écrivain. Ayant parcouru par la plume tout le périple grec que nous avons indiqué, il pouvait désormais se tourner vers des recherches d'histoire et de littérature proprement françaises. Ainsi ce retour à une de ses premières amours intellectuelles, ce Benjamin Constant, déjà évoqué 25 ans plus tôt, mais confronté cette fois avec le monstre historique qui fut, à quelques années près, son contemporain, j'ai nommé Napoléon. Confrontation qui comporte certes certaines convergences, mais surtout des oppositions fondamentales entre le potentat et le libéral, au point que le Général Catroux, dans une lettre empreinte de la plus attentive et affectueuse estime pour les écrits de son ancien collaborateur, estimant trop sévère et insuffisamment compréhensive la position de l'auteur à l'égard du conquérant-despote, substituait une postface critique à la préface qu'il avait d'abord envisagé d'écrire.

Dans cette postface, le Général souligne l'«attachement personnel» de l'auteur «à la Liberté». Et dans le corps de l'ouvrage, nous lisons la réflexion suivante: «Les dictateurs ne manquent jamais d'exalter les masses. C'est leur domaine, c'est la matière première de leurs entreprises. L'égard dû aux masses offre un bon prétexte pour noyer les droits de l'individu. Ils ne s'en méfient pas moins de leur déchaînement... Napoléon aimait les foules en uniforme, mais pas du tout les foules en blouses, non plus que les conducteurs de ce genre de foules». Et de défendre Madame de Staël persécutée par Napoléon comme «la victime errante de l'idée de Liberté». Certes, ajoute l'historien, les persécutions d'alors étaient plus légères que celles «de la barbarie présente».

Ces lignes ont paru en 1965. Deux ans plus tard, la Grèce retombait dans «la barbarie» d'une dictature militaire, une des plus obtuses et grotesques qu'elle ait connues. Comme les amis véritables de la Grèce, Jean Baelen ne pouvait que condamner cette retombée dans le monde de l'arbitraire et, qui plus est, de l'ineptie la plus ubuesque et, au témoignage de l'ami Richard Soméritis, militant alors à Paris par la plume dans la résistance aux Colonels, il le fit de la façon la plus catégorique.

Et voici maintenant le dernier ouvrage publié par notre ami en 1972 et qui cons-

titue un éloquent témoignage de son humanisme progressiste sur le double plan de la condition ouvrière et de la condition féminine. En exergue du volume au sous-titre: «Socialisme et Féminine au XIXe siècle», cette phrase «Ma grand-mère était une drôle de bonne femme» signé: Paul Gauguin. Le livre est en effet une biographie de l'ardente et intrépide grand-mère de Gauguin: Flora Tristan, morte d'épuisement, du fait de son double apostolique combat, à l'âge de 41 ans. Soulignant l'actualité prophétique, jusque dans les termes, de la lutte de Flora Tristan contre «la théorie et la pratique» de la femme-poupée, l'auteur ajoute en note un commentaire sur la formule de son héroïne: «il faut un 89 de la femme». Le commentaire mérite d'être cité, en cette année de célébration du Bicentenaire de la Révolution Française: «Un 89 de la femme, la formule est belle. Mais Flora Tristan pouvait-elle espérer cette éclosion dans un avenir proche? Le 89 de la femme était et reste plus difficile à réaliser que le 89 des hommes. Pour une raison très simple: le mouvement de 1789 tirait ses origines d'une tradition de franchises que n'avait pu extirper la néfaste entreprise du pouvoir absolu conçue par l'orgueil de Louis XIV, en contradiction avec la tradition royaliste elle-même. Les gens des Etats Généraux s'insurgeaient contre une innovation, tandis que le mouvement féministe, en notre temps, comme au temps de Flora Tristan, doit opérer sa percée à travers des couches millénaires de préjugés. A la fin de l'année 1969, le magazine Elle a organisé les Etats Généraux de la Femme... à Versailles. Débats intéressants, mais on attend toujours la Nuit du 4 août, au cours de laquelle les hommes se démettraient de leurs privilèges» (p. 223-note).

Ce livre sur Flora Tristan ne devait pas être toutefois le testament spirituel de Jean Baelen, puisque, dans l'intervalle, il en avait rédigé un autre qui serait la somme de ses expériences internationales, portant le titre «d'Itinéraire diplomatique» et comportant notamment un long chapitre sur la Grèce d'après-guerre. Ce manuscrit est actuellement en lecture chez un éditeur à Paris et nous souhaitons tous ardemment pouvoir très vite le lire.

Parallèlement le peintre n'avait pas chômé, exposant peintures, dessins, collages non seulement à Cannes, mais avant et après à Poggio Divenaco, Monte-Carlo, Saint-Tropez, Genève, Strasbourg, Venise. Cette dernière exposition à Venise il nous l'avait annoncée, il y a deux ans, nous envoyant une reproduction d'une belle nature morte. Il y a deux ans, soit à l'âge de 88 ans, au seuil du 4ème âge... Mais comme nous gardons en nous l'image de sa prestance intacte, ornée désormais d'une noble chevelure blanche, lui-même conservait une merveilleuse fraîcheur d'imagination et une inextinguible fringale créatrice. Inextinguible, puisque rentré à

Cannes, le 6 février dernier, après un séjour très réussi à Paris, il avait, nous dit sa compagne, «la tête pleine de projets, se remettant à écrire, à dessiner». Si continuer de faire des projets est un signe de jeunesse d'âme, Jean Baelen sera inguérissablement demeuré jeune, demeuré ἀκμαῖος jusqu'au dernier jour.

Ce dernier jour, c'est un infarctus mésentérique qui non opérable devait inopinément l'amener. Je laisse ici la parole au témoin le plus immédiat: «Pendant quatre jours, Jean a beaucoup souffert, mais jusqu'aux derniers instants il a été bouleversant, ne s'est jamais plaint, essayant de sourire, poétisant sa chambre. Il a été admirable. Son courage nous aide à surmonter la terrible épreuve de la séparation». Séparation qui intervenait le 14 février, alors que notre ami allait avoir 89 ans et 6 mois.

Les yeux de Jean Baelen se sont fermés dans cette villa Paradis, sur la butte qui domine la baie de Cannes, sur cette côte d'Azur hellénisée par Massalia, fille de Phocée et petite-fille d'Athènes, près de la Nice de mon maître l'helléniste René Guastalla et encore plus près de l'Antibes de Nicos Kazantzakis. De ce tremplin sa pensée n'avait cessé de se tourner. par-dessus la mer commune, vers la matrice sacrée des rivages d'Orient. Et ce fut le sens de ses si émouvantes dernières volontés, dernières volontés du reste fort anciennes, puisque remontant à plus d'un quart de siècle: être incinéré et que sa cendre fût dispersée en direction des flots de l'Egée, ces flots qu'il avait illustrés de Salamine à Psara et de Psara à Myconos. A propos de la dernière île, il avait écrit: «Même sur un écueil solitaire, tout est vie dans l'Egée, parce qu'à la vibration du «Divin Ether» répond le mouvement des flots. La mythologie n'a fait qu'interpréter poétiquement ce fait. Bien des voyageurs ont fait la remarque que cette mer n'est jamais une eau morte. «Toujours quelque chose y palpite», notait J.J. Ampère». C'est avec cette constante palpitation de vie que Jean Baelen a voulu communier pour l'éternité.

Au fait, si l'on croit à la Résurrection de la Chair, pourquoi la réserver aux seuls reclus des «dormoirs» de terriens qu'on appelle cimetières? Un théologien que j'ai consulté à ce sujet - il est vrai qu'il est peut-être partial, étant lui-même insulaire, fils du chef-lieu des Cyclades - m'a affirmé qu'il n'y avait là aucune contre-indication. A coup sûr, Jean Baelen, qui admirait Claudel, avait dû faire sienne l'énergique affirmation du poète: «Barrès dit: la terre et les morts. Moi je dis: la mer et les vivants».

Nous terminerons ce μνημόσυνο par une invocation dans la langue de ces Hellènes d'aujourd'hui que Jean Baelen a au moins autant aimés que ceux du passé et

qui traditionnellement, au terme du service funèbre ou de l'office de quarantaine, confient la survie des disparus à la fidélité du souvenir des présents :

Ἰσαμε τὴν Ἀνάστασι τῶν Νεκρῶν,
 ὥς τοῦ εἶναι φιλόξενα καὶ στοργικὰ τὰ κύματα
 τῆς Μεσογείου πὸν δέχθησαν
 τὴ νεκρικὴ σπονδὴ τοῦ πλήρους
 ἡμερῶν καὶ ἔργων λάτρη τοῦ Αἰγαίου

JEAN BAELEN

καὶ σὲ ὅλους μας τοὺς πολλοὺς φίλους του
 νὰ μένει

ΑΙΩΝΙΑ ΤΟΥ Η ΜΝΗΜΗ*

* TRADUCTION DE LA PERORAISON

*En attendant la Résurrection des Morts
 que les flots de la Méditerranée
 qui ont recueilli la libation funéraire
 de l'adorateur de l'Egée
 plein de jours et de travaux*

JEAN BAELEN

*lui fassent accueil et dévotion
 et qu'en nous tous ses nombreux amis
 SON SOUVENIR DEMEURE ÉTERNEL!*

NOTICE BIO - BIBLIOGRAPHIQUE SUR JEAN BAELEN

né le 16 juillet 1899 à Argenteuil (Val-d'Oise). Famille originaire du Pas-de-Calais (Flandre). Plusieurs déplacements en province dans le sillage du père fonctionnaire du Trésor Public. Baccalauréat obtenu à Paris. Diplômé de l'Ecole des Sciences Politiques. Docteur en droit. Membre de l'Ecole des Hautes Etudes Hispaniques

A. — CARRIÈRE DIPLOMATIQUE (1920-1956)

1920-1923 : Services administratifs au Ministère des Affaires Etrangères

1925 : au Gouvernement général de l'Algérie

1925-1927 : Bucarest. — 1927-1929 : Tokyo

1930-1932 : 3ème Secrétaire auprès de la Légation de France à Athènes où il a « l'obligation d'aller tous les jours sur le Rocher Sacré »

1932 : Addis - Abeba

1935 : Administration Centrale (sous-direction d'Amérique)

1936 : Sofia. — 1940 : Ankara (Conseiller d'Ambassade)

20 mai 1941 : Engagé dans les Forces Françaises Libres

1er juin 1941 : Révoqué par Vichy

4 octobre 1941 : Déchu par Vichy de la nationalité française

1er juillet 1941 : à la disposition du Général Catroux, délégué général de la France Libre au Levant (Beyrouth)

25 janvier 1944 : Délégué du Comité Français de Libération Nationale auprès des gouvernements grec et yougoslave établis au Caire

octobre 1944 — juillet 1945 : Délégué du C. F. L. N. et Ministre Plénipotentiaire à Athènes

août 1945 : Stockholm. — 1947 : Varsovie

1950 : Administration Centrale

décembre 1951 - janvier 1955 : Ambassadeur à Athènes

1955 : Belgrade

1956 : Conseiller diplomatique auprès du Premier Ministre

N. B. en 1987 le Quai d'Orsay crée un fonds Baelen regroupant toutes les dépêches de l'ancien diplomate

En 1956, à 57 ans, quitte la Carrière Diplomatique pour se consacrer à des travaux d'histoire et de littérature.

Remarié le 28 février 1962, père de deux fils, vit depuis 1969 à Cannes où il meurt le 15 février 1989. Est incinéré à Saint-Tropez.

B. — PUBLICATIONS

1 — O u v r a g e s

1. Japon (Les Lettres françaises - Beyrouth - sans indication de date - 190 p.)

2. Benjamin Constant (Beyrouth - 1941)

3. Etudes Japonaises (1946 - Jean Forlac - Stockholm)

4. La chronique du Parthénon (1956 - Les Belles Lettres - Paris - 160 p.)

5. Psara, (1959 - Collection de l'Institut français d'Athènes - 99 p.)

6. L'an 480 - Salamine (1961 - Les Belles Lettres — Paris-216 p.)

7. *Calypso : Comédie en un acte suivie de Les Noces de Thétis, Divertissement mythologique* (1961 - Athènes - 95 p.)
8. *Mykonos, Chronique d'une île de l'Egée* (1964 - Les Belles Lettres - Paris - 99 p.)
9. *Benjamin Constant et Napoléon* (1965 - Paris - J. Peyronet — 248 p.)
10. *La vie de Flora Tristan - socialisme et féminisme au XIXe siècle* (1972 - Paris - Editions du Seuil, 253 p.)
11. *Ouvrage posthume, en cours de lecture chez un éditeur à Paris : Itinéraire Diplomatique, juste achevé en 1989.*

2. — REVUES ET COMMUNICATIONS

- Communication : «Positions générales de Benjamin Constant en matière politique et sociale» (Actes du Congrès de Lausanne 1967)
- *Ledrame grec de 1944* in *Revue d'histoire diplomatique* (numéros 1-2 1986 - A Pedone - Paris - 160 p.) condensé d'un gros article rédigé en 1985
- Collaborations à nombre de revues dont *Le Mercure de France — Littérature comparée*, etc. et de longues études dans le *Bulletin Guillaume Budé* (dont: *Une Romantique oubliée: Flora Tristan* - 1970)

ACTIVITÉS MUNICIPALES ET CULTURELLES

- En tant que Conseiller Municipal de la Ville de Cannes* (1971 - 1977)
- Conférences notamment sur le Parthénon - Flora Tristan, etc.*
- Radiophonie : Emissions dramatiques à la Radio-diffusion française:*
plusieurs pièces composées par lui sur la Révolution française et auxquelles il prend part lui-même comme acteur.

SON ET LUMIÈRE

Texte historique du spectacle Son et Lumière de l'Acropole

C - ACTIVITÉS ARTISTIQUES

Expositions de peinture à Monte-Carlo (1976), Genève (1979), Strasbourg (1980), Saint-Tropez (1980), Cannes (1981 - cent peintures, dessins et collages), Venise (1987).

DISTINCTIONS HONORIFIQUES

(parmi tant d'autres) — *Grand croix de l'ordre du Phénix* (1945). — *Grand croix de l'ordre du roi Georges Ier* (1954) - *Commandeur de la Légion d'honneur.*